

Extrait du bulletin de l'Association des anciens élèves de l'École centrale des arts et manufactures, année 1889-1890, p59-74

Muller (Emile), promotion 1844, décédé à Nice, le 11 novembre 1889.

Les obsèques de notre Camarade, M. Muller, si connu comme grand industriel, autant que comme professeur distingué et sympathique, ont eu lieu à Paris, le 18 novembre au milieu d'une affluence considérable d'élèves, de collègues et d'amis.

Nous insérons les discours qui ont été prononcés devant son cercueil, à Nice, par notre camarade M. Birlé, président du groupe, et à Paris, par nos camarades : MM. Cauvet, au nom de l'École Centrale; Eiffel, au nom de la Société des Ingénieurs civils; Emile Trélat, au nom de l'École spéciale d'architecture; Appert, au nom de l'Association amicale des anciens Elèves de l'École Centrale; Charles Talansier, au nom de l'Association des industriels de France pour préserver les ouvriers des accidents.

DISCOURS DE M. BIRLÉ.

Le groupe de Nice, dont j'ai l'honneur d'être l'interprète, a la douleur de venir rendre les derniers devoirs à l'un des membres les plus éminents du corps des ingénieurs formés par l'École Centrale, dont il émanait et où il professait.

La plupart d'entre vous, mes chers Camarades, qui avez le bonheur d'être plus jeunes que moi, avez pu profiter de ses leçons, dont vous avez apprécié toute la valeur.

A Paris, où son corps va être transporté, l'École Centrale et la Société des ingénieurs civils, dont il a été le président éclairé, qu'il a honorées par sa vie, qu'il honore par sa mort, sauront lui rendre des honneurs dignes de lui.

Je ne retracerai donc pas les principaux traits de sa carrière si bien remplie.

Je laisse à d'autres le soin de le faire avec plus de compétence et d'autorité; je me bornerai à rappeler que notre cher et regretté Camarade et maître était deux fois Français, puisqu'il était Alsacien.

Comme rapprochement de cette origine, qui nous est doublement et douloureusement chère, je dirai qu'il est mort en soldat, soldat de cette lutte où notre pays vient de remporter une si éclatante victoire.

La guerre n'a pas seule ses victimes, puisqu'il succombe, nous le savons, aux efforts généreux qu'il a faits pour contribuer au triomphe admirable des ingénieurs français. En effet, il paye de sa vie les fatigues que lui a imposées l'exécution des magnifiques travaux céramiques des palais et des dômes du Champ de Mars dont l'ornementation lui avait été confiée, que lui seul avait osé accepter, et dont il nous parlait il y a quelques jours avec un légitime et patriotique orgueil.

On ne saurait trop le répéter, pour la gloire de ces ingénieurs qui portent si haut et si loin le renom de la France: que dans ces batailles de l'intelligence, c'est l'état-major seul qui est frappé.

Notre cher Camarade et regretté maître en est un exemple douloureux, et nos annuaires nous le montrent tous les jours.

Dieu veuille qu'il soit la seule victime de l'œuvre glorieuse qui vient d'étonner le monde !

Heureusement que ces natures d'élite laissent derrière elles des combattants dont l'École Centrale est la ruche la plus productive. Notre cher Maître, lui-même, laisse un fils qui, initié aux travaux de son père, saura en continuer les laborieuses traditions.

Vous vous souvenez de notre joie, mes chers Camarades, en apprenant, au banquet du 3 novembre, son arrivée à Nice; nous nous étions bercés de l'espoir que notre merveilleux climat allait lui rendre ses forces épuisées et lui permettre de prodiguer encore à nos fils les bienfaits de ses connaissances si étendues.

Il était malheureusement trop tard! Puissent les regrets que nous éprouvons si sincèrement atténuer et adoucir un peu la grande et inconsolable douleur qui accable Mme Muller et son fils.

Au nom de tous mes Camarades des Alpes-Maritimes, emportez, mon cher maître, notre dernier adieu.

DISCOURS DE M. CAUVET

Messieurs,

Depuis trois ans, l'École Centrale des Arts et Manufactures est bien durement éprouvée. La mort s'acharne après elle et frappe à coups redoublés. Dans ce court intervalle de temps, la tombe s'est ouverte successivement pour cinq de ses professeurs renommés et regrettés. Aujourd'hui nous venons de perdre un de nos collègues des plus éminents; des plus estimés et des plus aimés. De nombreux amis ont accouru pour le conduire à sa dernière demeure et ont à coeur de faire entendre, sur les bords de sa tombe, l'expression de leurs unanimes regrets. Tous élèveront des voix émues et attendries pour rendre un hommage large et solennel à cette précieuse mémoire, au nom de la science, du travail, de la patrie et de l'humanité.

C'est que Muller était un de ces hommes dont l'esprit est si actif, l'âme si ardente, le jugement si prompt, l'intelligence si étendue, qu'une action simple et continue ne leur suffit pas. Ces hommes, sont les esclaves de leur activité, et ils ne sont pas les maîtres de modérer ou d'attarder l'élan de leurs fécondes pensées. Muller a, donc beaucoup fait et beaucoup créé. Ses brillantes et utiles productions à portée lointaine, ses nombreuses fondations, où l'utile est intimement lié à un ordre moral, les grands progrès que lui doivent bon nombre d'industries nationales, enfin ses institutions où il s'appliquait essentiellement à améliorer le sort de la classe ouvrière, lui assurent un souvenir durable parmi ses contemporains et une bonne place dans le Panthéon des travailleurs bienfaisants. Soyons reconnaissants et, plein d'admiration pour les êtres capables de ces grands et multiples efforts, et qui, acceptant de lourdes et accablantes responsabilités, se montrent à la hauteur de leurs vastes entreprises.

Quant à nous, qui avons collaboré avec lui, à l'École Centrale, pendant vingt-cinq années, l'École qu'il affectionnait profondément, et comme ancien élève et comme maître, où son commerce ne trouvait que de vives sympathies, nous n'oublierons jamais cet esprit si charmant, sensible à toutes les beautés, aussi bien dans les sciences que dans les belles-lettres et dans les beaux-arts, communiquant sa flamme intellectuelle à ses disciples et livrant son cœur à ses amis.

Emile Muller naquit à Altkirch, dans le Haut-Rhin, le 21 septembre 1823. Il appartenait à une famille aisée et dont les chefs s'étaient distingués dans l'armée ou dans les hautes magistratures de l'Alsace. Son père était un avocat fort considéré et qui jouissait, comme tel, d'une grande réputation. Il fut obligé de quitter Altkirch lorsque le tribunal de cette ville fut transféré à Mulhouse. Or, déjà resplendissaient, dans cette cité, les merveilles de la grande industrie. Saisi par cette splendeur, les goûts du jeune Muller prirent une direction décisive, et il s'adonna aussitôt aux premières études de l'art industriel. Il ne tarda pas à devenir élève de l'École Centrale. Il sortit de l'École en 1844, muni d'un diplôme d'ingénieur; il y avait laissé le souvenir d'un excellent élève. Sur les conseils d'un ancien et illustre Camarade, Camille Polonceau, il débuta, dans sa, carrière, par vivre de la vie d'ouvrier. Il entra dans les ateliers de la Compagnie des chemins de fer de l'Est et devint machiniste. C'est là, sans doute, au milieu des ateliers, qu'il avait voulu connaître à fond, que se développèrent ses sentiments

humanitaires en faveur des classes laborieuses. Ce fut là, aussi qu'il s'éprit des idées libérales qui, plus tard, lui feront rechercher partout le mérite personnel, se plaisant à le trouver particulièrement parmi les ouvriers. Durant toute sa vie, il a aimé à converser avec eux et surtout à saisir ce qu'il y avait en eux de pénétration ingénieuse. Ses préoccupations incessantes, pour assurer le bien être de ses travailleurs, avaient fait d'eux, autour de lui, une grande famille, et, nous venons de le voir, à Ivry, cette famille l'adorait et le vénérait comme un père.

Que d'enseignements dans les modestes débuts de notre jeune ingénieur!

En quittant les ateliers de l'Est, Muller ne tarda pas à suivre ses penchants naturels et à s'occuper de travaux d'architecture et de construction. Dès 1845, nous le retrouvons à Mulhouse, construisant en Alsace des maisons d'école, des églises, des bains et lavoirs et exploitant des carrières et des fours à chaux. Bientôt il attaqua une étude des plus intéressantes, une de celles qui se confondaient le mieux avec ses aptitudes techniques et les aspirations de son esprit. Je veux parler de ses projets d'habitations ouvrières. Le succès de ses idées fut si complet qu'il fut aussitôt chargé de la construction des cités ouvrières de Mulhouse. Cette création si neuve et si importante donna l'impulsion et fut suivie, ailleurs, par bien d'autres analogues. Muller en fut, toujours l'inspirateur et, dans tous les cas, le conseil. En 1855, il résuma ses doctrines dans un ouvrage spécial qui aujourd'hui fait encore autorité.

Vers cette époque, Muller, s'associant à M. Bouillon, fonda à Paris un établissement considérable destiné à l'organisation des blanchisseries, bains, lavoirs et, en général, de tout ce qui pouvait intéresser l'hygiène publique. Les bases de cette fondation furent si solides, l'inspiration qui la guidait fut si complète, que cet établissement n'a pas cessé de prospérer jusqu'à ce jour.

On ne saurait prétendre à dénommer ici tous les travaux de construction de Muller et toutes ses créations. D'autres, plus compétents et plus autorisés, ne failliront pas à cette tâche. Toutefois, on ne saurait passer sous silence les origines de cette vaste usine d'Ivry, dont la renommée est aujourd'hui universelle. Ce fut en 1854, qu'avec l'aide de ses amis de Mulhouse, Muller en jeta les premiers fondements. Depuis sa création, cette usine n'a pas cessé de grandir et d'être le foyer de progrès considérables et hardis dans les arts céramiques. En ce moment, elle constitue un des sujets d'orgueil de notre puissance industrielle.

L'histoire de notre grande Exposition universelle, si vivement admirée par toutes les nations, et qui vient de se clore, dira toutes les merveilles contenues dans son enceinte. A chaque page, lorsqu'il s'agira de son organisation ou de la beauté nouvelle et de l'élégance originale de ses constructions et de ses palais, même dans leurs détails, le nom de Muller apparaîtra. Bien plus encore, les doctrines de notre cher professeur, sur l'architecture moderne, s'y trouvent complètement confirmées, et, singulière destinée, c'est lui-même qui a été un des facteurs essentiels de cette splendide rénovation de l'art.

Le livre d'or des récompenses dira aussi combien haut on estimait les résultats de ses fabrications si variées. Bien peu d'industriels ont vu leurs travaux et leur force productive couronnés par de tels succès, aussi nombreux qu'éclatants. Muller a pu éprouver la joie suprême de son triomphe prodigieux. Son patriotisme l'avait exalté déjà de la gloire de la France.

Mais j'ai hâte de parler des immenses services que Muller a rendus à l'École Centrale. Les divers travaux d'architecture, de construction et de physique industrielle, qu'avait produits notre ingénieur durant les vingt années qui s'étaient écoulées depuis sa sortie de l'École Centrale, la distinction de sa personne, sa brillante élocution, le désignèrent à l'attention de la direction et du Conseil de l'École, lorsque, en 1864, la chaire de Constructions civiles devint vacante par l'effet du dédoublement des cours. Muller y fut appelé, par le Conseil, à l'unanimité des voix. Depuis longtemps cette chaire avait été occupée par un ingénieur des

plus éminents, M. Mary, inspecteur général des ponts et chaussées. On commençait à juger alors que cet enseignement devait avoir non seulement pour base un sentiment esthétique, mais qu'il devait aussi être pénétré par un rationalisme réaliste indépendant, de toute ancienne doctrine et de toute tradition autoritaire. Ces principes avaient déjà pris une forme définie dans l'esprit de Muller. Notre nouveau professeur s'appliqua, dès son début, à les développer en y ajoutant, par degrés successifs, des idées toutes personnelles. Sa logique et ses propres inspirations lui avaient déjà laissé entrevoir l'avenir qui était réservé à l'architecture. On se trouvait en présence de besoins nouveaux; il était devenu nécessaire d'abandonner des formes vieilles et de modifier des dispositions qui n'étaient plus en harmonie avec notre état social. La mise en œuvre de nouveaux matériaux, une connaissance plus étendue et plus complète de leurs qualités et de leur résistance, devaient avoir pour conséquence d'introduire la critique là où avait dominé l'absolutisme de la convention, et, comme terme final, d'allier la raison scientifique aux inspirations idéales du bon goût. Une telle doctrine proclamait, une fois de plus, l'union du vrai et du beau.

L'enseignement, en général, comprend trois degrés : apprendre, instruire, inventer. Chaque degré apporte un contingent de force au maître; mais l'une de ces dualités ne saurait rester isolée dans un amphithéâtre de premier ordre. L'autorité du professeur n'est incontestée que lorsque toutes ces dualités se trouvent réunies; alors seulement il lui est donné de se montrer supérieur et de communiquer sa flamme, avec ses clartés, aux intelligences attentives à ses leçons. Tel se montra, dès son début, le professeur Muller. Travailleur infatigable, instruit, chercheur, avide de connaître, il voulait toujours monter plus haut. Il mettait une ardeur singulière à communiquer à ses disciples les recherches d'un savoir étendu et les résultats de sa longue expérience. En présence de son auditoire, il n'a jamais eu une faiblesse, et sa popularité n'a jamais reçu la moindre atteinte. Uniquement préoccupé de la vérité, il a toujours prodigué à ses élèves ses précieux conseils, et il n'a pas cessé de les mettre en garde contre les déceptions de l'erreur.

L'idée, chez lui, était originale, la phrase nette et élégante, la dialectique serrée. Dans les discussions, il était correct, distingué et courtois. Il s'assimilait toutes les questions avec une facilité merveilleuse et il les exposait avec une lucidité éblouissante. Il avait la mesure de son enseignement. Il n'était pas de ceux qui, doués d'une intelligence étendue, ne savent pas s'imposer des limites dans l'art de dire, et dont l'activité devient un danger pour ceux qui les écoutent.

Dans ses leçons, il y avait du feu, de l'action, une attitude pleine de dignité, une voix harmonieuse. Sa parole était élégante, facile et persuasive : il était un charmeur pour son auditoire.

Hors de l'amphithéâtre, et parmi nous, Muller devenait un causeur des plus aimables, d'une humeur charmante, plein de gaieté, de verve et d'entrain. En l'écoutant, on était surpris d'être parfois distrait du fond essentiel des pensées émises, pour n'être attentif qu'au charme extérieur de son esprit et à l'agrément de sa parole.

Sa bienveillance était extrême et ne l'abandonnait jamais, alors même qu'accidentellement, et animé par un gracieux et fin sourire, il devenait railleur. Ses récits étaient mesurés, délicats et d'un goût exquis; on ne se lassait pas de les entendre. Il recherchait partout les belles œuvres de l'esprit humain et il les appréciait avec un sentiment de vive satisfaction.

En 1885, il présida les conseils de l'École Centrale. Il apporta, dans cette haute fonction, les qualités éminentes de son intelligence et les ardeurs de son dévouement. Aucun de nous n'a oublié l'ampleur et l'importance de nos débats durant sa présidence. Il fut alors l'âme de nos décisions.

Chez lui, auprès des siens, où étaient réunis tous les dons du cœur et de l'esprit, il était comme une idole. Ses salons, où accouraient sans cesse de nombreux amis, attiraient toujours des visiteurs de haut mérite et de distinction. Ses relations de société étaient très étendues, et

partout où il se trouvait il était fêté. C'est qu'il animait tout par les charmes de sa conversation et par les feux de son esprit. Ses nombreux amis le savaient fidèle à leur affection. Il était entraîné vers lui par les rares et sympathiques qualités de son cœur et de son âme et ils l'aimaient profondément.

Vingt-cinq générations d'ingénieurs, ses disciples, connaissaient sa bonté inépuisable; ils savaient qu'ils trouvaient en lui un guide aussi sûr que bienveillant et désintéressé.

Quoi d'étonnant qu'un tel homme laisse après lui tant de regrets et que sa perte fasse verser tant de larmes!

Comme patriote, son cœur avait cruellement souffert des blessures faites à son pays. Il suivait attentivement les phases de son existence, il marchait avec lui et il était prêt, comme il l'avait été en 1870, à tous les sacrifices.

Ne peut-on se demander si, dans le séjour des gloires éternelles, sa grande âme n'a pas déjà invoqué nos héros du temps passé, afin de mieux nous animer par les inspirations de leur courage et de leurs mâles vertus !

Maintenant que nous connaissons une si belle existence, toute remplie par le dévouement, par le travail et par la création d'œuvres si nombreuses et si considérables, nous pouvons apprécier l'immense étendue de notre perte.

Dans ces derniers temps, épuisé par les prodigieux efforts qu'exigeaient de lui son dévouement et sa part active à l'éclatant triomphe de l'Exposition universelle, Muller avait senti ses forces physiques faiblir; mais rien ne faisait présager une si rapide et si cruelle catastrophe. Muller était un spiritualiste convaincu, et son âme était possédée par les espérances suprêmes. Sa fin a été comme sa vie, celle d'un sage et celle aussi d'un travailleur ardent.

Il a succombé sous le poids trop lourd de ses derniers labeurs. La mort ne lui apparaissait pas comme redoutable, et elle est venue prompte, mais, calme, douce et sereine.

L'âge avait tout respecté en lui et il était demeuré lui-même. En le perdant, nous l'avons perdu tout entier. Mais nous ne sommes pas seuls à ressentir ici une douleur profonde et inspirée par une si cruelle séparation. Nous voyons autour de nous une foule innombrable d'amis, où toutes les destinées, toutes les fonctions, toutes les classes se confondent, où tous les âges, toutes les générations sont représentés.

Tous portent sur leur visage l'empreinte des pénibles et dures émotions qui resserrent si vivement notre propre cœur. Tous sont accablés par une séparation éternelle, à laquelle la pensée n'avait pas su nous préparer.

Adieu, cher Muller, l'École Centrale n'oubliera jamais tes grands services, pas plus que tes grandes qualités de maître et d'ami. Nous conserverons pieusement ta mémoire dans le fond de nos cœurs. Ton souvenir sera notre orgueil, un exemple et une consolation.

Puisse l'expression de nos regrets adoucir les douleurs de sa fidèle et noble compagne, de son fils bien-aimé, son digne et zélé collaborateur d'Ivry et de sa famille!

DISCOURS DE M. EIFFEL.

Messieurs,

Je viens, au nom de la Société des Ingénieurs civils, adresser un dernier adieu et un dernier hommage à notre ami et à notre collègue, Emile Muller, qui, après avoir été pendant nombre d'années membre du Comité et du bureau de notre Société, fut appelé à sa présidence en 1872.

C'est là une perte bien sensible que nous venons de faire.

Tous les membres de la Société se souviennent, en elle, de la part considérable qu'il a prise à ses travaux et de l'intérêt passionné qu'il apportait à son avenir. Là, comme partout où il a

passé, Emile Muller a, laissé une trace profonde de son action, qui n'est comparable qu'au souvenir ému qu'il a imprimé à jamais dans le cœur de ses amis.

Ceux surtout d'entre nous qui l'ont connu dans sa jeunesse, ont encore présent à leur esprit le charme pénétrant de sa parole, cette sensibilité exquise et communicative qui le rendaient si attachant, soit qu'il parlât de choses d'art, soit qu'il traitât de ces questions ouvrières qui lui tenaient tant à cœur.

En effet, Emile Muller n'était pas seulement un ingénieur d'un grand mérite, il était aussi un artiste par sa recherche passionnée du beau et par la jouissance profonde qu'il éprouvait à le contempler en dehors de lui, et à le goûter quand il était le fruit de ses propres efforts.

Quant aux questions ouvrières, chacun de nous sait qu'elles ont été la dominante de sa vie; dès sa jeunesse, elles furent, l'une de ses grandes préoccupations, et il les a étudiées au point de vue de l'ingénieur, c'est à dire celui de l'amélioration matérielle du sort de l'ouvrier. Il était bien convaincu, comme nous le sommes tous, que de cette amélioration matérielle bien entendue dépend aussi l'amélioration morale, que donner au travailleur une habitation saine, propre et agréable, c'est lui donner, avec la santé. le goût des joies de la famille, l'amour de son intérieur, ainsi que tous les sentiments d'économie, de dignité et de conduite qui en sont conséquence naturelle. Il eut le grand bonheur de voir réaliser les idées qui lui furent chères et dont il fut l'apôtre convaincu, par la construction des cités ouvrières de Mulhouse, et le bonheur, plus grand encore, d'assister aux bienfaits que ses généreuses conceptions ont réalisés.

Le bien dont il fut l'origine est considérable, non seulement par son œuvre même, mais aussi par son exemple et par son ardente propagande, qui ne s'est pas arrêtée un seul instant de sa vie.

Après le succès de sa première création, il continua à être l'inspirateur de tout ce qui s'est fait depuis dans cet ordre d'idées par des fondations de sociétés alimentaires, de maisons d'école, de crèches, de bains, de lavoirs, de logements à bon marché, etc.

Après les progrès dans l'ordre matériel, il porta, aussi son amour du bien sur des progrès dans l'ordre économique; il se livra a de remarquables études sur la participation des ouvriers aux bénéfices de leur industrie, et, répondant aux instances de ses amis de la Société de protection des apprentis, il fonda l'Association des industriels de France pour préserver les ouvriers contre les accidents du travail.

Mais combien d'autres oeuvres encore, à la fondation desquelles il participa! Je citerai seulement l'École d'architecture avec M. Trélat; la Société républicaine du progrès social et politique, l'École des sciences politiques, avec M. Boutmy; l'Association parisienne de surveillance des appareils à vapeur ; enfin, la revue le Génie civil.

Toutes ses œuvres ressentirent jusqu'à la fin de sa vie les effets d'une ardeur que rien ne lassait, pas même les fatigues de l'enseignement, et du cours de Constructions civiles professé par lui avec tant d'éclat à l'École Centrale depuis 1864.

Il semble qu'une telle tâche accomplie d'une façon aussi remarquable est plus que suffisante pour remplir la vie d'un homme.

Il n'en est rien, et l'œuvre industrielle d'Emile Muller est aussi importante que son oeuvre sociale et en quelque sorte publique. Après avoir construit en Alsace, où il était né, de nombreux établissements industriels, il fonda à Paris, en 1854, avec M. Bouillon, une société pour organiser les établissements de blanchisserie, bains et lavoirs, laquelle fut bientôt chargée de ces installations dans tous les hôpitaux de Paris et dans les grands établissements et hôtels de France.

A cette même époque, il fondait, à Ivry, l'importante usine de produits céramiques, dont la réputation est aujourd'hui consacrée dans le monde entier.

Que d'utiles produits, que d'artistiques compositions sortirent de ces belles usines dont il fut l'âme, et où il a heureusement laissé le plus cher de ses collaborateurs, son fils Louis, qu'il

avait depuis longtemps initié à toutes les ressources de sa science, et qui, sur les traces de son père, saura maintenir le renom de cette belle industrie.

C'est à celle usine qu'est due la plus grande partie des travaux céramiques exécutés depuis trente ans, et notamment ceux que nous avons tous admirés à l'Exposition universelle de 1889, tels que la couverture en faïence des dômes, la décoration des grands porches des palais. etc.

Indépendamment de cette considérable et ininterrompue production, Emile Muller put encore s'occuper d'autres questions industrielles capitales, et toujours avec un complet succès.

Je citerai notamment l'application des gazogènes à la fabrication du gaz dans les fours si connus du système Muller et Eichelbrenner, la fabrication des produits réfractaires destinés aux fours à haute température, tels que les briques en silice pure et les creusets en plombagine qui lui coûtèrent huit années de persévérantes recherches.

C'est, lui, enfin, qui, le premier, indiqua, dans l'un de ses brevets, le rôle que devaient jouer les garnitures magnésiennes pour l'avenir de la métallurgie française.

Cette nomenclature est bien longue, mais combien de choses y sont cependant omises. Pour vous en donner l'idée, il me suffira de vous rappeler qu'à notre dernière Exposition; il exposa dans sept classes différentes et qu'il remporta deux grands prix et cinq médailles d'or.

Tout cela constitue un labeur immense, dont peu d'hommes jusqu'à présent ont été capables et que la maladie seule a pu interrompre. Aussi, sommes-nous fiers de le compter comme un des nôtres, soit comme ancien élève de l'École Centrale, soit comme l'un des membres de la Société des Ingénieurs civils.

Sa vie nous doit être à tous un grand exemple et un encouragement. Personne plus que lui ne joignait les qualités qui font le bon citoyen et le patriote, au dévouement par lequel on se consacre à l'amélioration du sort des travailleurs, à la science de l'ingénieur, qui a pris pour but de ses efforts le progrès sous toutes ses formes, et enfin à cette chaleur de cœur qui, de nous tous qui sommes ici et de tous ceux qui l'ont connu, lui ont fait des amis.

Ce doit être aussi un encouragement: comme satisfactions de toute sorte, fortune, honneurs, affections intimes, rien ne lui a manqué, et en même temps les amitiés dont je parlais, lui sont toujours restées fidèles et s'affligent aujourd'hui, avec sa famille, de cette cruelle séparation.

Mais la vie de cet homme de bien, de ce grand cœur, de ce soldat du progrès, aura laissé ici-bas des traces profondes, et c'est avec émotion, qu'en votre nom, j'adresse un pieux hommage de reconnaissance à notre ami et collègue Emile Muller, dont le souvenir vivra toujours parmi nous.

DISCOURS DE M. ÉMILE TRÉLAT

Mon cher Muller,

Nous voici réunis autour de ton cercueil pour le suprême adieu! On vient de rappeler ta vie toute pleine de travail et de bienfaits, tes luttes et tes victoires dans l'industrie, tes services rendus dans l'enseignement, tes activités dans les sociétés, tes soucis et tes soins de philanthrope dans les populations ouvrières. On a dit les multiples dépenses que tu faisais de ta personne dans le monde, et les innombrables sympathies que tu t'y étais gagnées. Tout cela a été dit avec éloquence. Et, pourtant, comme il serait encore facile de refaire le tableau dont ta belle existence nous a fourni la matière !

C'est que chacun de nous a vu sous un jour à lui se développer le cours de ta rude carrière. Aussi bien, nous sommes à l'heure cruelle où la douleur de la séparation étreint le cœur et l'enferme comme dans sa propre citadelle. Là, il n'y a de place ni pour les circonstances heureuses, ni pour les faits brillants, ni pour les succès fameux d'un jour. Au-dessus d'eux voyagent les vertus que nous avons aimées en toi, que nous recueillons et que nous enfermons dans notre deuil.

Tu as été un bon, mon cher Muller! nous t'avons connu bon; nous ne t'avons jamais connu que bon. Qui donc pourrait dire le contraire?

Tu as été un fidèle, mon cher Muller! fidèle d'une fidélité qu'on pourrait appeler mathématique, tant elle avait de précision et de constance. Qui donc en pourrait mieux témoigner que celui qui parle ici? Je t'ai eu à moi dans l'enthousiasme d'une conquête morale magnifiquement engagée. Tu t'y es donné tout entier. Tu as servi, administré, aimé l'École spéciale d'architecture. Tu y as professé. Notre intimité s'y est faite pour toujours; car rien ne lie les coeurs comme l'alliance au combat. Les revers sont venus et les événements nous ont séparés. Mais tu ne m'as jamais tant aimé, jamais tant soigné, jamais tant soutenu que lorsque tu prévoyais la fortune ingrate ou douteuse à ma tâche. Je ne te demandais rien; mais, aux jours de bataille, dans les cas solennels, tu te trouvais là, toujours là, pour mettre dans ma main émue, ta main vibrante et forte. Et tu n'as pas fui non plus, quand le ciel s'est éclairci... Rien de cela ne s'oublie, ami fidèle! Et cela doit être dit à cette place et à cette heure.

Tu as été un juste, mon cher Muller ! Tu avais cette conscience moderne qui conduit les natures saines vers la justice. Mais, de plus, tu ne souffrais jamais qu'on parlât injustement des absents, ce qui est la marque des élites.

Tu as été un fier patriote, mon cher Muller! J'estime autant que tous ceux qui t'ont vu à l'oeuvre, ce que tu as fait pendant la guerre. Mais, c'est plus qu'à cela que je décerne ma palme : c'est à cette hautaine mélancolie et à cette mâle résolution, que tu as entretenues au fond de ton coeur et qui ont doublé tes forces et tes capacités de Français depuis nos désastres!

Tu pars, ami Muller : tu pars au lendemain des plus beaux succès industriels, succès mérités et indiscutés. Les applaudissements ont été unanimes autour de toi; et les miens n'y ont pas fait défaut. Mais laisse-moi réserver mes plus belles couronnes pour les vertus que tu nous as montrées et qui nous restent en exemple.

Tu pars, ami Muller ! Reçois les adieux de l'École spéciale d'architecture, où chacun te garde reconnaissance. Reçois les adieux de tous ceux qui sont restés de notre belle phalange de 1865; reçois les adieux de ceux qui sont venus se joindre à nous depuis. C'est moi, ton vieil ami, qui te les apporte ces adieux, et qui pleure le mien sur ton cercueil...

DISCOURS DE M. APPERT

Je viens, au nom de l'Association amicale des anciens Élèves de L'École Centrale des Arts et Manufactures, rendre un dernier hommage de sympathie et de reconnaissance à notre éminent et regretté Camarade Emile Muller, dont la brillante et utile carrière vient de se terminer d'une façon si imprévue et si prématurée.

L'oeuvre d'Emile Muller est considérable et bien faite pour enorgueillir ses camarades sortis de l'École Centrale comme lui.

Par la façon magistrale dont il a aidé au succès de notre Exposition universelle de 1889, par les services qu'il a rendus comme professeur à la pléiade d'ingénieurs qui ont été ses élèves et qui sont devenus ses émules, il devra être mis au Livre d'or de notre École.

Notre Camarade, enfin, était Alsacien, et il nous était, à ce titre, doublement cher.

Parmi ceux auxquels s'intéressait son esprit libéral et philanthropique, les anciens Élèves de l'École Centrale n'étaient pas les derniers du sort desquels il se préoccupait, et la sollicitude qu'il leur montrait n'avait d'égal que l'intérêt qu'il portait à, leur réussite et à leur succès, auxquels il applaudissait sans réserve, et auxquels il avait souvent contribué par ses conseils éclairés libéralement donnés.

Cette sollicitude pour l'avenir des futurs Camarades se manifestait au cours même de son enseignement à l'École; il en est, en effet, bien peu parmi ceux d'entre nos Camarades qui ont

eu le bonheur d'écouter ses leçons, qui n'aient eu occasion, au cours de leur carrière d'ingénieurs ou d'industriels, de mettre en pratique les préceptes qu'il leur avait donnés.

Notre Camarade Birlé, président du groupe de Nice, a su, dans un langage élevé, rendre l'hommage qu'il méritait, à celui dont, nous déplorons la perte, en même temps qu'il aidait de sa sollicitude les derniers moments de notre Camarade; je l'en remercie ici au nom de Mme Emile Muller, de M. Louis Muller et de l'Association tout entière.

De la part de tous vos Camarades et élèves, dont je suis l'organe, recevez, mon cher maître et ami, notre dernier et suprême adieu.

DISCOURS DE M. CH. TALANSIER

Messieurs,

Le nombre est considérable des œuvres auxquelles restera attaché le nom de M. Emile Muller. Presque toutes se distinguent par leur caractère éminemment philanthropique et utilitaire. Cette double qualité se retrouve au plus haut degré dans une de ses dernières fondations, l'Association des Industriels de France, au nom de laquelle je prends ici la parole, aux lieu et place de ses vice-présidents, retenus aujourd'hui loin de Paris par leur devoir professionnel.

Vous connaissez tous, Messieurs, l'association pour prévenir les accidents du travail, créée à Mulhouse, il y a une vingtaine d'années, par le regretté M. Engel-Dollfus. Elle a rendu de si grands services dans la région alsacienne, qu'en 1884, au moment de la mise en vigueur de la nouvelle loi concernant l'inspection des fabriques, le gouvernement allemand a consenti à lui donner une sorte de consécration officielle.

En 1882, M. Chaix, qui appliquait déjà dans ses propres ateliers de nombreux dispositifs pour protéger les organes dangereux des machines, s'était préoccupé d'organiser à Paris une Association analogue à celle de Mulhouse. D'accord avec M. Engel-Dollfus, il s'adressa à M. Emile Muller pour fonder l'oeuvre projetée. En de pareilles mains, c'était, le succès assuré.

M. Muller accepta cette mission et s'y consacra avec un dévouement admirable. Ses collègues du Génie civil, lui fournirent immédiatement un premier noyau autour duquel vinrent ensuite se grouper un grand nombre d'ingénieurs et d'industriels.

L'association parisienne des Industriels pour préserver les ouvriers des accidents du travail put commencer à fonctionner utilement dès l'année 1887. Bientôt, sous l'active impulsion de son président, elle prit une telle extension dans les départements, qu'elle dut, en 1887, changer son titre primitif contre celui, plus général, d'Association des Industriels de France.

Collaborateur moi-même de M. Muller depuis l'origine de notre Association, je puis témoigner que le succès si rapide en est entièrement dû à l'infatigable activité et au dévouement sans bornes de notre éminent fondateur. Avant tout, il avait foi dans son œuvre; il la voyait, dès le début, grande et prospère; il savait surtout faire partager sa confiance à tous ceux qui l'entouraient, et en particulier à ses collaborateurs qu'il avait lui-même formés et qu'il n'a jamais cessé de diriger avec le plus grand zèle, ne ménageant ni son temps toujours compté, ni sa peine.

Sa compétence et son autorité en la matière étaient telles, qu'au moment de l'élaboration du projet de loi relatif aux accidents du travail, le ministre du commerce et de l'industrie avait tenu à le nommer membre de la commission extra-parlementaire chargée d'étudier cette difficile question.

Bien que partisan convaincu de la protection des ouvriers contre les accidents dont ils peuvent être victimes dans leur travail, M. Muller chercha, au sein de cette commission, à faire prévaloir les idées les plus libérales, demandant qu'on fit appel, avant tout, à l'initiative privée des industriels.

Plus tard, lorsque ce projet de loi fut voté par la Chambre des députés, il parvint à y faire introduire un paragraphe accordant certains avantages aux industriels faisant partie d'une Association pour la protection contre les accidents de fabriques.»

Puis, sans se décourager, il organisa un grand Congrès d'industriels, dont il transmit les vœux au Sénat, dans le but d'arriver au moins à faire amender par la Chambre haute ce qu'il lui paraissait y avoir de trop rigoureux dans le texte du projet de loi voté par la Chambre des députés. Il avait déjà eu la satisfaction de voir ses démarches en partie couronnées de succès, lorsque la mort est venue le surprendre. Espérons que tant d'efforts et de dévouement, ne seront pas perdus, et que nos industriels français en récolteront les fruits.

Quand on se remémore toutes les œuvres dont s'occupait activement M. Muller, - sans parler de son importante usine d'Ivry, où il a tant créé et tant perfectionné, - on en arrive vraiment à se demander comment pouvait y suffire l'existence d'un travailleur même intrépide comme nous l'avons tous connu.

Il est juste d'ajouter, qu'au milieu de ses labeurs incessants, s'il n'avait le plus souvent que peu de temps à consacrer à ses affaires personnelles, il savait toujours en trouver pour se dévouer à ses amis et aux oeuvres qu'il avait fondées.

En outre de ses occupations déjà si nombreuses, M. Muller s'était encore imposé, dans ces derniers temps, un surcroît de travail et de fatigue pour l'Exposition de 1889, à laquelle il a pris une part très considérable. Mais il avait trop escompté ses propres forces; elles commencèrent bientôt à le trahir.

Lorsque, cédant aux tendres sollicitations de sa famille, il se résigna enfin à s'éloigner de Paris pour s'astreindre au repos forcé, il se sentait lui-même profondément atteint. Un vaillant comme lui n'abandonne pas, même momentanément, la lutte tant qu'il peut, tenir encore debout.

Avant de quitter Paris, il avait voulu m'adresser quelques dernières recommandations touchant notre Association : « Mon absence sera peut-être longue, me dit-il d'un air découragé; je suis bien épuisé... »

C'était le 1er septembre. Il partit le soir même pour les bords du lac de Lucerne. Je venais, hélas. de serrer pour la dernière fois sa main déjà presque glacée.....

Vous voyez, Messieurs, la place importante qu'a tenue l'Association des Industriels de France dans les préoccupations de l'homme éminent dont nous déplorons aujourd'hui la perte. C'était une de ses œuvres préférées, la dernière qu'il avait créée; il avait pour elle quelque chose de la tendresse d'un père pour son dernier enfant, et c'est avec bonheur et fierté qu'il en suivait le rapide développement.

Le succès de notre Association n'était, du reste, que la juste récompense de ses efforts et de son dévouement. Aussi la mémoire de M. Émile Muller restera-t-elle honorée et vénérée parmi nous, comme l'est celle de son compatriote, M. Engel-Dollfus, dans cette chère Alsace qui lui tenait tant au cœur!

Au nom du Conseil de direction de l'association des Industriels de France, au nom de tous ses membres, au nom de mes collaborateurs, j'adresse ici un adieu suprême à notre regretté président et fondateur.